

LITTÉRATURE

PIERRE M. GÉRIN

Université de Moncton

NATIONALISME ET LITTÉRATURE AU COURS DE LA RENAISSANCE ACADIENNE (1864–1930). VOIX DISCORDANTES

Abstract. Guérin Pierre M., *Nationalisme et littérature au cours de la renaissance acadienne (1864–1930). Voix discordantes* [Nationalism and literature during the Acadian renaissance (1864–1930). Discordant voices]. *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXV: 2008, pp. 3-13. ISBN 978-83-232190-1-9. ISSN 0137-2475.

This article examines a key event in the literary history of the Acadian renaissance (1864–1930), the founding of newspapers. Our study deals specifically with the status given to literary works in newspapers. In sequence, we will look at Marichette's *Lettres* (1895–1898) published in *L'Évangéline*, the novel *Placide, l'homme mystérieux* by Paul (1904–906) published in *L'Impartial* and the play « Subercase » (1902, 1936) published in *Le Moniteur acadien*.

L'essor actuel de la littérature acadienne avec l'apparition de nouvelles tendances telles l'écriture dialectale, l'écriture urbaine, l'écriture hybride, l'écriture féminine, la poésie revendicatrice, avec des succès dramatique et romanesque comme *La Sagouine* (1971) et *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet (1979)¹, prix Goncourt, ne s'est pas produit spontanément, mais résulte d'une longue tradition littéraire, d'un héritage culturel et linguistique, dont l'omission ou la sous-estimation constituerait une grave erreur. Ce qui est apparu comme une éclosion soudaine n'est, en réalité, que le prolongement et l'aboutissement de maintes tentatives scripturales qui eurent lieu plusieurs décennies avant la génération des écrivains des années soixante-dix.

En effet, la Renaissance acadienne, époque délimitée par les années 1864–1930, se caractérise par un bouillonnement, une effervescence jusque-là inconnus

¹ A. Maillet, *La Sagouine*, Leméac, Montréal 1971 ; A. Maillet, *Pélagie-la-Charrette*, Leméac, Montréal 1979.

dans l'histoire de la communauté qui suscita la production d'une grande variété de textes. Ceux-ci sont diffusés par un médium très moderne, le journal. Quelques-uns d'entre eux, particulièrement marquants et représentatifs, méritent un examen. Ce sont respectivement les *Lettres* de Marichette (1895–1898), le premier roman acadien intitulé *Placide, l'homme mystérieux* (1904–1906) et signé du pseudonyme Paul, et enfin un chef d'œuvre du théâtre collégial, *Subercase ou les dernières années de la domination française en Acadie*, d'Alexandre Braud (1902–1936).

1. LA RENAISSANCE ACADIENNE ET LE NATIONALISME

Avant d'étudier ces trois œuvres, il y aurait lieu de donner quelques précisions sur leurs contextes historique, social, linguistique et culturel.

À la déportation des Acadiens appelée euphémiquement le « Grand Dérangement » qui eut lieu en 1755, événement clé qui se répercute sur l'identité acadienne même et sur sa définition, succéda le long et pénible retour sur la terre des aïeux (à partir de 1763). C'est alors la grande « nuit » qui dura un peu plus d'un siècle. Pascal Poirier décrit en ces termes la situation des Acadiens de cette époque : « Les Acadiens étaient des êtres de souffrance, soumis et obéissants aux Anglais, dans les questions civiles, aux Irlandais, dans les choses de salut éternel »². Cette situation prévalut jusqu'en 1864, année où débute la Renaissance acadienne. On a coutume de faire arrêter celle-ci en 1930, année du 175^e anniversaire de la Déportation.

Dans une étude consacrée à un de ses plus illustres représentants, nous avons examiné les caractéristiques de cette période : « La Renaissance [...] se caractérise principalement par une prise de conscience collective de la communauté acadienne et par l'affirmation de son existence »³. Parmi les institutions que se donnaient alors les Acadiens, il faut noter une ligue pour la défense des intérêts collectifs, la Société nationale l'Assomption, et une série de conventions nationales : la première, au cours de laquelle on choisit l'Assomption de la Vierge Marie célébrée le 15 août comme fête nationale, se tint à Memramcook, N.-B., en 1881 ; la seconde, au cours de laquelle on adopta un drapeau et un hymne national, eut lieu à Miscouche, Î.-P.-É., en 1884 ; la troisième, à Pointe-de-l'Église, N.-É., en 1890. On édifia une idéologie nationaliste que des leaders religieux et laïcs acadiens propagèrent. Elle visait à faire redécouvrir aux membres leurs racines et à leur donner les moyens d'assumer leur destin sans avoir à s'exiler. Contre l'anglicisation et l'émigration (surtout vers les États-Unis), on eut recours à deux remèdes, la colonisation et l'éducation. On créa des journaux et des collèges, mais les masses ne purent tirer profit de ces nouvelles institutions.

² P. Poirier, « La loi scolaire de 1871 au N.-B. et ses répercussions », *La Société historique acadienne*, vol. iv, n° 4, janvier – février – mars 1972, p. 141 (édit. orig. 1916).

³ P.M. Gérin, « Introduction », in : P. Poirier, *Causerie memramcookienne*, Moncton, Chaire d'études acadiennes, 1990, p. v (éd. crit. établie par P.M. Gérin).

En effet, dès sa naissance, la presse acadienne se heurte à des difficultés économiques. La précarité des journaux est surtout causée par les querelles auxquelles ils se livraient et par le faible nombre d'abonnements. Roger Lacerte note qu'avant 1923, quinze journaux acadiens avaient été créés⁴. Parurent successivement *Le Moniteur acadien*, à Shédiac, N.-B., en 1867, *Le Courrier des provinces Maritimes*, à Bathurst, N.-B., en 1885, *L'Évangéline*, à Digby, N.-É., en 1887, *L'Impartial*, à Tignish, Î.-P.-É., en 1893.

En outre, on crée des collèges. Pour P. Poirier comme pour plusieurs historiens de l'Acadie, la Renaissance acadienne commence avec la fondation du Collège Saint-Joseph, en 1864 : « Le collège de Saint-Joseph est la premier et le seul collège qu'aient eu les Acadiens pour plus de 250 ans. La date de sa fondation est la date de l'ère nouvelle, de l'ère de la renaissance chez eux »⁵, et ailleurs : « La fondation du collège de Memramcook a été pour les Acadiens un recommencement de vie nationale [...] »⁶. À cet établissement s'en ajoutent vite d'autres : le Collège Saint-Louis, créé en 1874, à Saint-Louis, N.-B. ; le Collège Sainte-Anne, en 1890, à Pointe-de-l'Église, N.-É. ; le Collège du Sacré-Cœur, en 1899, à Caraquet, N.-B. Ils rencontrèrent des difficultés de toutes sortes.

L'idéologie nationaliste acadienne formulée et véhiculée au cours de cette période repose sur des fondements qui sont réunis dans la devise du *Moniteur acadien* : « Notre langue, notre foi, nos coutumes ». Écrivains, orateurs, hommes politiques, notables acadiens, tous partagent cette trinité idéologique et la diffusent. Il serait intéressant de voir comment les auteurs à l'étude suivent ces principes.

2. UNE ÉCRITURE MILITANTE ET REVENDICATRICE : LES LETTRES DE MARICHETTE (1895–1898)

La première œuvre retenue est constituée par une série de quinze lettres à l'éditeur du journal *L'Évangéline*, publiées entre 1895 et 1898, et signées des pseudonymes suivants : « Marichette » et « le vieux Pite ». Dans une édition de cette correspondance publiée en 1982, nous avons identifié l'écrivaine qui se cachait sous ces pseudonymes : il s'agit d'Émilie C. LeBlanc, institutrice d'origine néo-brunswickoise, qui vivait alors dans le village de Chéticamp, aujourd'hui St-Alphonse, situé non loin de Weymouth, dans la région de la baie Ste-Marie, en Nouvelle-Écosse. Elle-même et l'éditeur-fondateur-propriétaire de l'hebdomadaire, Valentin Landry, sont à l'origine d'une mystification, jouant avec les lecteurs contre

⁴ R. Lacerte, « La presse acadienne, liste chronologique », *Les Cahiers de la Société historique acadienne*, vol. 9, n° 4, décembre 1978, p. 92.

⁵ P. Poirier, « Rapport sur la situation particulière des Acadiens dans la Confédération », in : H.-J.-B. Chouinard, *Fête nationale des Canadiens français célébrée à Québec en 1880*, Québec, A. Côté, 1881, p. 455.

⁶ P. Poirier, *Le Père Lefebvre et l'Acadie*, Beauchemin, Montréal 1898, p. x.

certains adversaires, se répondant et se prenant à partie. L'aspect décousu et irrégulier de cette correspondance s'explique par une liaison amoureuse, la rupture expliquant le silence définitif, en dépit de quelques annonces et mentions dans le journal.

Ce qui est particulièrement novateur dans la littérature acadienne, ce sont, de la part d'une épistolière, la dénonciation des maux de la société et toute une série de revendications sur les points suivants : le suffrage des femmes, la place de celles-ci dans la société, la langue française, l'éducation, la religion catholique, la condition des Acadiens, les changements sociaux, etc. Il faut, en outre, mentionner qu'elle a délibérément choisi de s'exprimer dans la variété dialectale qui n'est pas dépourvue d'anglicismes. Sous une apparence foncièrement populaire, c'est en réalité un art très savant dont elle fait preuve. Ces lettres ont indéniablement une valeur littéraire.

Le passage suivant illustre bien l'art de l'écrivain qui sait tirer parti de toutes les ressources dialectales, qui sait user de la rhétorique, et qui a le sens des formules bien frappées. C'est son morceau de bravoure : Marichette y renvoie dans plus d'une lettre ; ses lecteurs ainsi que l'éditeur s'y réfèrent. L'extrait provient de la fin de la lettre du jeudi 14 mars 1895⁷. Il a l'avantage d'être complet, de se suffire à lui-même. Il est reproduit tel qu'il a été publié, sans aucune correction. C'est une histoire vraie et plaisante, celle d'une course sur un lac gelé entre un animal réputé lent, un jeune taureau, et un animal dont la rapidité n'est plus à prouver, un cheval. Chacun est conduit par son propriétaire, Pierre à Ballot et Pite Doucet.

Le bull à Ballot

Y a chectemps, Pierre à Ballot, gros fermier, au fond de Lawville, a élevé un néjasse et l'été passé il a commencée à *feeder* son bull et le sogner de son *best* ; il y fesait manger de l'avoine, du pain, des œufs, et même des crêpes au *buckouite* et j'croyons qui y bayait du lait et du thé et p'tre du whisky ; i l'écardait, le frottait d'un boute à l'autre, y passait son bouchoir de poche depuis les oreilles j'husque la cheue, pour le lisser et le faire mirer. Sur les premières glaces il l'exerçait et y le 'fesait aller le gallot que toute en flambait. Il l'avait *trainé* au jâble.

Un jour on commence à desputer chi avait le meilleur cheval. Pierre à Ballot, yeux dit qu'il en avait yeun qui pouvait toute les *biter*. Ca choque Pite et on fait l'appel au peuple, qui vinrent s'assembler un dimanche après-midi sur le lac Lawville pour voir la race. Il y avait hommes, femmes, enfants, et le jâble et son train. Y en avait 300 personnes et et 50 femmes sans compter les *sleighs*.

Chise qu'arrive, le Bull à Ballot avec un beau *harness*, bride, croupière, cordeau à la main, et trainait une belle *sleigh*. Y avait une vingtaine de voitures et ils ont tout yeu peur de *racer* avec le bull peur de se faire cornailler. Rien que Pite chi avait du choeur. On donne le signal de partir, le cheval et le bull, et *I bet* que ça marchait, toute en vollaient par derrière. Le bœuf avait la cheue droite chi pointait vers l'étoile du nord, et breumait comme un démon, et le pauvre cheval par dârière qui en pouffait. J'vous dit que c'était beau a voir défiller ça par la côte : Le bull a gagné, le cheval a perdu, et si vous me croyez pas demander à Mac.

⁷ P. Gérin et P.M. Gérin, *Marichette : Lettres acadiennes (1895-1898)*, Naaman, Sherbrooke 1982, pp. 64-65.

Quanqu'ça été fini le toreau avait la langue sorti deux pieds de long de la gheulle. Toute suite le *drivervient* y passer son bouchoir de poche sous le nez pour essuyer la sueur, et le lisser sur l'échine, et toute suite le cheval à deux cornes se met a trotter et à danser comme si y voulait encore racer. Et vous m'direz pas chi a pas du chôme là. J'ai jamais cru au sorcellage avant, mais asteur j'y crois. Vous m'direz pas chi avait pas chôme dans son mouchoir de poche pour faire danser ce bœuf là.

Tout suite il avons été mette dans l'*Evangéline* que Pite Doucet avait gagné la race, durant que p'tit bull en disait pas le mot, et pi Pite Doucet à vendu son cheval à au Blaque-à-deurre pour \$ 60.00 : mais quanque l'anglais apprit que c'était le bull chi avait gagné la race, i s'fache et baille son cheval au garçon a Dommenique à Germinie pour \$ 5.00.

Pierre à Ballot à r'fusé \$ 100 pour son nejasse.

C'est tout, mon bébé cri.

MARICHETTE

L'héritage linguistique est manifeste : on remarque des éléments phonétiques (palatalisation), morphologiques (conjugaisons), syntaxiques (accords) et lexicaux (le verbe *bailler*) qui proviennent directement de la vieille langue, de l'ancien et du moyen français. On note aussi une forte présence d'emprunts à l'anglais (emprunts directs, emprunts intégrés, unités multiples).

Outre cela, il y aurait lieu de commenter le travail stylistique de l'auteur qui narre un conte, dont on retrouve des procédés caractéristiques, notamment le renversement (la victoire de l'animal lent sur l'animal rapide), l'explication magique (l'objet magique, le mot clé est *chôme*, les métamorphoses du taureau), la mention d'un témoin pour garantir l'authenticité du récit. Il faut surtout noter la structure narrative proche de celle d'un fabliau avec le rebondissement final et une leçon : les actants de cette scène, les premiers propriétaires des animaux ainsi qu'un garçon de ferme, tous des Acadiens, tirent profit d'une ruse exécutée grâce à un moyen très moderne, la publication d'un communiqué mensonger dans le journal. La victime est un riche Anglais de la région, ce qui permet une sorte de revanche sur le destin et une redistribution des richesses, et qui justifie en même temps la ruse et le mensonge. On ne doit pas oublier la fantaisie graphique de l'auteur qui se plaît à modifier la graphie des mots et même celle d'un nom propre. L'épistolière joue avec la syntaxe, fait varier le rythme de ses phrases, ménage des effets d'opposition.

Marichette a suscité des émules tant en Nouvelle-Écosse qu'au Nouveau-Brunswick : plusieurs femmes se mirent à prendre la plume, à écrire le dialecte régional, à revendiquer leurs droits. Cette nouvelle manière reçoit même un nom, « le genre Marichette ». Ainsi s'intitule un éditorial d'un journal concurrent, *Le Moniteur acadien*, daté du 24 août 1897, qui condamne ce type de lettre : « Nous recevons de temps à autre, de petites correspondances, genre 'Marichette', dans lesquelles le langage que nous parlons est montré sous son plus mauvais aspect. Genre exécration, s'il en est, qui consiste à entasser en une colonne toutes les fautes de notre parler, [...]. Arrivées à notre bureau, ces correspondances ont un chemin tout tracé : celui du panier »⁸.

⁸ Ibidem, pp. 217, 299.

3. L'OUVERTURE VERS L'EXTÉRIEUR ET L'ÉCRITURE ROMANESQUE : *PLACIDE, L'HOMME MYSTÉRIEUX* (1904–1906)

Trois siècles furent nécessaires à la littérature acadienne pour qu'elle exploite le genre romanesque. C'est de 1904 à 1906 que paraît, dans *L'Impartial*, le premier roman acadien, « Placide, l'homme mystérieux »⁹. Ce titre est aussi attribué à un autre récit : « Placide, l'Homme mystérieux. Deuxième aventure »¹⁰. Un troisième roman, annoncé le 21 juin 1906 et le 23 août 1906, n'a jamais vu le jour. Ils sont signés du pseudonyme Paul, dont Marguerite Maillet a percé l'identité : ce sont l'imprimeur-éditeur-propriétaire, Gilbert Buote (1833–1904), et son fils, François-J. Buote (1861–1922)¹¹. Cette œuvre présente des caractéristiques très modernes : elle ressortit à la littérature policière ; elle est feuilletonesque et sérielle ; elle est écrite à deux mains sous un nom de plume.

Vu le contexte socio-culturel, il n'est pas surprenant qu'elle fasse preuve de conformisme moral et idéologique. On y retrouve, par exemple, le thème de la fidélité aux origines qui se fonde sur la foi : « [...] le jeune homme le regardait attentivement, tout en remarquant l'enthousiasme avec lequel notre héros prononçait [c]es mots en disant qu'il était acadien et catholique » (12 avril 1906). On doit noter aussi la mention de l'événement historique fondamental, la Déportation, désigné selon l'usage au moyen de l'euphémisme, le *Grand Dérangement*, avec une erreur de datation et une référence à l'auteur du poème *Évangéline*, à l'origine du célèbre mythe fondateur :

Je suis acadien, né dans une petite province, non loin des bords de la mer, où, en 1745 [*sic*] mes aïeux étaient entassés, comme des moutons, dans des vaisseaux, et exilés de leur patrie, leur domaine, par un être sans cœur, qui pour se venger de la simplicité et la douceur des bonnes gens lançait sa furie contre les faibles. Je parle du grand dérangement en Acadie, dont les souffrances des pauvres expatriés ont été chantées par le poète Américain Longfellow (ibidem).

Toutefois, c'est essentiellement par leur ouverture vers l'extérieur que ces romans se différencient des autres œuvres littéraires acadiennes contemporaines. Celle-ci se manifeste dans la mobilité des personnages qui ne sont pas confinés à l'Acadie des Maritimes et qui se déplacent. Ils ont à leur disposition un nouvel instrument de communication, le télégraphe. Ils se rendent fréquemment dans

⁹ Paul, « Placide, l'homme mystérieux », *L'Impartial*, 21 janvier 1904 – 18 août 1904. Ce roman a fait l'objet d'une édition destinée à la jeunesse : Paul, *Placide, l'homme mystérieux*, à New-York, Bouton d'or d'Acadie, Moncton 1999.

¹⁰ Paul, « Placide, l'Homme mystérieux. Deuxième aventure », *L'Impartial*, 18 janvier 1906 – 21 juin 1906.

¹¹ M. Maillet, *Histoire de la littérature acadienne, De rêve en rêve*, Éd. d'Acadie, Moncton 1983, p. 143.

diverses métropoles : New York, Londres, Paris. Comme nous l'avons observé dans une étude de cette série, « [...], l'espace urbain avec ses quartiers, ses rues, son paysage, sa population, ainsi que les déplacements entre les villes [...], entrent ainsi dans l'imaginaire acadien »¹². L'affranchissement des auteurs à l'égard de l'idéologie dominante est particulièrement sensible dans le plurilinguisme du héros et de son compagnon. Ces derniers s'expriment si bien en anglais qu'ils peuvent donner le change : « Les deux hommes parlaient l'anglais avec un accent qui les faisait prendre pour des Anglais pur sang. Ils parlaient aussi plusieurs autres langues, ce qui les rendait, en réalité, beaucoup supérieurs aux limiers new-yorkais » (21 janvier 1904).

En adoptant la forme du roman-feuilleton les deux romanciers n'innovaient pas. Les journaux acadiens publiaient alors des feuilletons français et québécois. En outre, on peut penser que le bureau de *L'Impartial* recevait de nombreux journaux et revues d'Acadie, du Québec, des États-Unis et de France. Dans la série romanesque, le tandem d'écrivains a recours à des procédés bien connus du roman-feuilleton français : le héros et son double, l'adversaire incarnant le mal, les rencontres, les déguisements, les méprises, les affrontements, l'arrestation finale, les rebondissements multiples et la préparation d'une nouvelle aventure.

L'influence prépondérante est, cependant, celle de la culture et de la littérature américaines. On peut même considérer les Buote père et fils comme des précurseurs du roman policier noir américain. En effet, ce n'est plus l'enquête, la solution d'une énigme, qui fait l'intérêt du récit, mais l'action même. Ils ont exploité des formes annonciatrices de ce qu'on appellera, seize ans plus tard, le *hard-boiled style*. En effet, ce sont les créateurs de la revue *Black Mask*, en 1920, puis les romanciers Raymond Chandler et Dashiell Hammett qui ont établi les règles du genre. Le héros acadien est très proche du privé américain : établi dans une grande ville, il travaille à son compte, paie de sa personne, exerce une justice personnelle. Les deux écrivains ont subi d'autres influences culturelles américaines, en particulier celles du western et de la bande dessinée. D'une part, Placide est très proche d'un cow boy urbain : il hante les tavernes, est passé maître dans le maniement des armes, mais préfère ses poings. D'autre part, privilégiant les détails, les mouvements et les onomatopées, Paul met au point une écriture très visuelle : « Il s'avança, léger comme un chat, sauta avec la vitesse du tigre et sans prononcer une seule parole il frappa à droite et à gauche. Biff. baff. bang, et les trois hommes tombèrent sur le trottoir comme des poches » (22 mars 1906).

Le modèle américain s'est imposé : il convenait au roman acadien naissant qui a su l'adapter, le transformer et donner ainsi un exemple de contact interculturel fructueux.

¹² P.M. Gérin, « Un Acadien dans des métropoles occidentales en 1904, ou *Placide, l'homme mystérieux*, premier roman acadien », *Francophonies d'Amérique*, 2006, n° 21, p. 59.

4. LE CONFORMISME IDÉOLOGIQUE : LE CHEF D'ŒUVRE DU THÉÂTRE COLLÉGIAL, *SUBERCASE* (1902, 1936)

À la différence du roman, le genre dramatique connaît un grand succès, dès les débuts de l'Acadie, avec le *Théâtre de Neptune* de Marc Lescarbot (1609). Toutefois, il faut attendre l'époque de la Renaissance acadienne, pour voir le théâtre acadien prendre son essor, tandis que les scènes collégiales deviennent des lieux de création où tous les éléments indispensables sont réunis : créateurs, acteurs, public. Un chef d'œuvre s'impose alors, *Subercase, Drame historique en trois actes*. Cette pièce d'A. Braud est jouée le 20 avril 1902, au Collège Sainte-Anne (Pointe-de-l'Église, N.-É.) où l'auteur exerçait diverses fonctions. Elle fut publiée plus tard en feuilleton dans *Le Moniteur acadien*¹³, grâce à P. Poirier¹⁴ qui fit précéder le texte d'une critique élogieuse dont on peut retenir ces mots : « C'est un chant au patriotisme et à la loyauté. // [...] // Les personnages [...] sont bien ce qu'il y a de plus acadien dans notre histoire »¹⁵.

Ce drame décrit et interprète un événement historique déterminant, la capitulation du gouverneur de Port-Royal, Daniel Auger de Subercase, en 1710. A. Braud représente les derniers jours de l'Acadie française.

L'œuvre fut partiellement jouée de nouveau, en 1912, au Collège du Sacré-Cœur, à Caraquet (N.-B.). Malheureusement, en décembre 1915, au cours d'un incendie, disparut, avec l'établissement, le seul manuscrit de la pièce. Celle-ci aurait pu tomber dans l'oubli, n'eût été de la demande d'un prêtre de Québec de la représenter de nouveau. N'ayant plus de texte disponible, l'auteur se mit en rapport avec le fils de l'éditeur-propriétaire du *Moniteur acadien* qui avait publié plus tôt le feuilleton. Il en obtint seulement les deux premiers actes¹⁶. Il conserva la partie sauvegardée qu'il modifia. Il récrivit complètement le troisième acte, qu'il augmenta, auquel il ajouta un épilogue, et pour lequel il modifia la distribution des personnages. On a affaire à un nouvel état du texte¹⁷, avec un sous-titre différent : *Subercase ou les Dernières années de la domination française en Acadie, Drame historique en trois actes et un épilogue*. La pièce fut jouée les 16 et 17 avril 1936, à la salle paroissiale du Saint-Cœur de Marie (Québec). Un tapuscrit annoté de la main de l'auteur représente cet état du texte¹⁸.

¹³ A. Braud, « Subercase », *Le Moniteur acadien*, 14 août 1902 – 30 octobre 1902.

¹⁴ Voir, à ce sujet, l'« introduction » et la « chronologie » de l'édition critique de la pièce, à paraître prochainement (étab. par P. M. Gérin).

¹⁵ P. Poirier, « Un poème acadien », *Le Moniteur acadien*, 7 août 1902, p. 2.

¹⁶ Voir : A. Braud, « L'origine de la pièce », in : [Anonyme], *Séance dramatique* [Programme], Saint-Cœur-de-Marie (Québec), [1936], CÉA, fonds Ferdinand-J.-Robidoux, 4.6-14.

¹⁷ Sur la description des états du texte et sur l'étude des écarts, voir l'article suivant : P.M. Gérin, « Un cas d'inachèvement, *Subercase*, œuvre littéraire acadienne stratifiée », in : J. Gallant, H. Destrempe et J. Morency (dir.), *L'Œuvre littéraire et ses inachèvements*, Éd. du Méridien, Montréal (à paraître).

¹⁸ A. Braud, *Subercase ou les Dernières Années de la domination française en Acadie (Drame historique en trois actes et un épilogue)*, [1936], CÉA, fonds A 842 B 62s.

Quelles sont les sources de la pièce ? L'auteur reconnaît avoir visité le site de Port-Royal¹⁹, mais on peut supposer qu'il a été influencé par le volume de l'historien Rameau de Saint-Père, *Une colonie féodale en Amérique*, publié en 1877, à Paris. Celui-ci trace un portrait positif du gouverneur, homme énergique et héroïque, abandonné de tous. Son récit se distingue surtout par la transfiguration de l'histoire : la défaite n'est pas vue comme un échec, le héros obtenant les honneurs de la guerre et des conditions avantageuses. Il y a métamorphose : on assiste à la création d'un mythe fondateur²⁰. Quant à lui, A. Braud suit de près le texte de l'historien français. À la lecture du drame, on est sensible à la caractérisation du personnage et à sa victoire symbolique. Cependant, comme l'a remarqué Judith Perron, l'auteur dramatique se démarque de sa source en s'écartant à son tour davantage de l'histoire : « la distribution de la bataille dramatisée de 1710 ressemble davantage à celle, historique, de l'assaut de 1707 duquel Subercase est sorti vainqueur »²¹. Plusieurs compagnons de ce dernier, dans la pièce, ne participèrent pas, en réalité, à la dernière bataille de Port-Royal. L'auteur innove : le personnage du fils du traître, Charles De La Tour, et la passation des pouvoirs entre Subercase et le Père Beaudoin sont des créations qui font progresser le mythe, grâce à une explication de la capitulation et à une justification de l'abandon, la religion assurant le lien entre le passé et le présent²².

L'histoire est probablement le principal élément qui unit *Subercase* aux autres pièces du théâtre collégial canadien-français de l'époque. Sur les scènes d'alors, dans les collèges, la présentation d'événements historiques s'accompagne de la mythification d'hommes illustres, parmi lesquels figurent au premier plan Montcalm, Lévis, Dollard des Ormeaux. Dans ce cas-ci toutefois, c'est de la toute fin de l'Acadie française dont il est question, avec ses conséquences pour la communauté acadienne. P. Poirier, d'ailleurs, n'a pas manqué de donner son approbation à l'auteur, qui fait tenir à Denis Gaudet les propos suivants, conformes à l'idéologie nationaliste :

Dans les plus grands malheurs, ne perdons pas l'espoir,
Tant que nous garderons avec nos mœurs champêtres,
Notre foi, notre langue et l'amour des ancêtres²³ (I, 2).

¹⁹ Voir *supra* la note n° 6.

²⁰ Voir, à ce sujet, l'article suivant : P.M. Gérin, « Introduction, création et variations d'un mythe fondateur, Subercase », in : H. Destrempe, J. Gallant et J. Morency (dir.), *L'Acadie des origines*, Chaire de recherche canadienne en analyse littéraire interculturelle, Moncton (N.-B.), (à paraître).

²¹ J. Perron, « Théâtre, fêtes et célébrations en Acadie (1880–1980) » [thèse de doctorat], Moncton, U. de Moncton, 1995, p. 79.

²² Voir l'article suivant de R. Viau : « Le théâtre à Pointe-de-l'Église : *Subercase* ou les dernières années de la domination française en Acadie », in : É. Langille et G. Moulaison (dir.), *Les abeilles pillotent, Mélanges offerts à René LeBlanc*, Pointe-de-l'Église (N.-É.), *Revue de l'Université Ste-Anne*, pp. 119-141.

²³ A. Braud, *Subercase ou les dernières années...*, [1936a], I, 2.

CONCLUSION

Que pouvons-nous retenir de ce panorama de l'histoire littéraire acadienne au cours de la période de la Renaissance ?

Trois œuvres appartenant à trois genres littéraires différents permettent l'examen des rapports entre le nationalisme et la création littéraire. Malgré une profession de foi nationaliste et leur combat, Marichette et ses disciples furent réduites au silence. L'éclosion soudaine d'une écriture féminine revendicatrice dépassait les bornes, les épistolières devaient rentrer dans le rang. Quant aux romans de Paul, en dépit d'un credo nationaliste et religieux, et peut-être à cause d'une inadéquation avec les normes, ils n'eurent pas de suite et ne suscitèrent aucune imitation, dans l'immédiat. Ce fut le conformisme intégral qui triompha avec le théâtre collégial, outil primordial dans la diffusion de l'idéologie nationaliste, grâce à sa fonction didactique. Pendant plusieurs décennies encore, les écrivains durent respecter les grands principes nationalistes et surtout faire œuvre de mémoire en empruntant leurs sujets et leurs thèmes à l'histoire. À ce sujet, M. Maillet fait une observation qui mérite d'être citée : « La plupart des dramaturges, des romanciers et des poètes, que l'Acadie commence à compter, cherchent, eux aussi, leurs idéaux dans le passé et nourrissent le souvenir, croyant par là mieux assurer la survie de leur peuple »²⁴.

Cet examen permet, en outre, de préciser la place qu'occupaient les journaux dans la société acadienne d'alors. Les trois œuvres littéraires examinées ont été publiées par les trois plus grands journaux acadiens des provinces Maritimes. En l'absence de maisons d'édition, ces derniers ont joué un rôle déterminant dans l'histoire des lettres. À la fois, agent de diffusion et de conservation des œuvres, agent de régulation donc de censure, le journal est, en Acadie, à cette époque, un condensé de la vie littéraire d'une micro-région, l'outil indispensable à toute écriture publique.

BIBLIOGRAPHIE

- Braud A. (1902), « Subercase », *Le Moniteur acadien*.
 [Braud A.] (1936a), *Subercase ou les dernières années de la domination française en Acadie, Drame historique en trois actes et un épilogue*, CÉA, fonds 842 B 62s.
 Braud A. (1936b), « L'origine de la pièce », in : [Anonyme], *Séance dramatique [Programme]*, Saint-Cœur-de-Marie (Québec), CÉA, fonds Ferdinand-J.-Robidoux, 4.6-14.
 Gérin P. et P.M. Gérin (1982), *Marichette : Lettres acadiennes (1895-1898)*, Sherbrooke : Naaman.
 Gérin P.M. (2006), « Un Acadien dans des métropoles occidentales en 1904, ou *Placide, l'homme mystérieux*, premier roman acadien », *Francophonies d'Amérique*, n° 21, pp. 55-66.
 Gérin P.M., « Introduction, création et variations d'un mythe fondateur, Subercase », in : H. Destrempe, J. Gallant et J. Morency (dir.), *L'Acadie des origines*, Chaire de recherche canadienne en analyse littéraire interculturelle, Moncton (N.-B.), (à paraître).

²⁴ M. Maillet, op. cit., p. 116.

- Gérin P.M., « Un cas d'inachèvement, *Subercase*, œuvre littéraire acadienne stratifiée », in : J. Gallant, H. Destremes et J. Morency (dir.), *L'œuvre littéraire et ses inachèvements*, Montréal : Éditions du Méridien (à paraître).
- Lacerte R. (1978), « La presse acadienne, liste chronologique », *Les Cahiers de la Société historique acadienne*, vol. 9, n° 4, p. 92.
- Maillet A. (1971), *La Sagouine*, Montréal : Leméac.
- Maillet A. (1979), *Pélagie-la-Charrette*, Montréal : Leméac.
- Maillet M. (1983), *Histoire de la littérature acadienne, De rêve en rêve*, Moncton : Éd. d'Acadie.
- Paul (1904), « Placide, l'Homme mystérieux », *L'Impartial*.
- Paul (1906), « Placide, l'Homme mystérieux. Deuxième aventure », *L'Impartial*.
- Paul (1999), *Placide, l'homme mystérieux, à New-York*, Moncton : Bouton d'or d'Acadie.
- Perron J. (1995), « Théâtre, fêtes et célébrations en Acadie (1880–1980) » [thèse de doctorat], Moncton : Université de Moncton.
- Poirier P. (1881), « Rapport sur la situation particulière des Acadiens dans la Confédération », in : H.-J.-J.-B. Chouinard, *Fête nationale des Canadiens français célébrée à Québec en 1880*, Québec : A. Côté, p. 446-460.
- Poirier P. (1898), *Le Père Lefebvre et l'Acadie*, Montréal : Beauchemin.
- Poirier P. (1902), « Un poème acadien », *Le Moniteur acadien*, 7 août 1902, p. 2.
- Poirier P. (1972), « La loi scolaire de 1871 au N.-B. et ses répercussions », *La Société historique acadienne*, vol. iv, n° 4, p. 141 (éd. orig. 1916).
- Poirier P. (1990), *Causerie memramcookienne*, Chaire d'études acadiennes, Moncton (éd. crit. établie par P.M. Gérin).
- Rameau de Saint Père E. (1877), *Une colonie féodale en Amérique (L'Acadie, 1604–1710)*, Paris : Didier.
- Viau R. (1998), « Le théâtre à Pointe-de-l'Église : *Subercase* ou les dernières années de la domination française en Acadie », in : É. Langille et G. Moulaison (dir.), *Les abeilles pillotent, Mélanges offerts à René LeBlanc*, Pointe-de-l'Église (N.-É.), *Revue de l'Université Ste-Anne*, pp. 119-141.